

— maxime goergen —

Alfred de Vigny ou le désir de la foi

Lorsque je parle à une assemblée, je sens que je porte en moi un prédicateur laïc.

Alfred de Vigny

«Tout poète a sa part de vision. Une certaine grandeur sidérale est attachée à cette folie. Dans cette démente auguste, il y a de la révélation [...]» (Hugo, 1985 : 711). L'éloge hugolien du sacerdoce de l'écrivain-mage nous retient plus par sa ferveur que par son originalité : l'autorité spirituelle du clergé mise en déroute par la Révolution, le culte de la Raison étouffant sous les décombres de quatre-vingt-treize, le poète romantique s'affirme en effet comme le seul chantre possible d'une religiosité aux repères désormais fragiles. Au cœur d'un XIX^{ème} siècle tentant, à l'instar de Tocqueville, de donner sens à l'ascension des pouvoirs combinés de l'argent et du peuple, «cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites» (Tocqueville, 1986 : 42), l'homme de lettres se fait le foyer irrésistible d'une croyance nouvelle, accommodée aux mœurs post-révolutionnaires. Ainsi le processus que Paul Bénichou a décrit sous le nom de «sacre de l'écrivain» ne se contente pas de conférer au littérateur inspiré une dignité nouvelle : il transforme, profondément et durablement, son rapport à la foi. Le *Génie du Christianisme* fait ici figure de texte précurseur : en célébrant une mélancolie moderne tributaire de l'héritage chrétien, Chateaubriand légitime la doctrine - renversement hautement significatif - par son influence féconde sur la sensibilité poétique contemporaine. La défense du dogme religieux est ainsi toute entière tendue vers l'homme sensible ; plus encore, elle penche vers le poète, homme d'imagination, doué plus que quiconque de la capacité de ressentir *pleinement* : ainsi «l'apologie de la religion par la beauté sacrée le poète, prêtre désigné du beau» (Bénichou, 1973 : 153). Justifier la foi en magnifiant, d'abord, l'homme capable d'exprimer sa splendeur : voilà un procédé bien ambivalent, et qui voit émerger comme *doxa* l'image d'un poète élu, réclamant et assumant sa part de sacré. Hugo thématise brillamment cette conception nouvelle de

l'écrivain et de l'écriture dans «Les Mages» ou «Fonction du poète», poème au titre programmatique :

«Peuples ! Ecoutez le poète !

Ecoutez le rêveur sacré !

Dans votre nuit, sans lui complète,

Lui seul a le front éclairé !

[...]

Homme, il est doux comme une femme.

Dieu parle à voix basse à son âme»

(Hugo, 1985 [t.IV] : 929).

Lamartine, autre mage convaincu de ses destinées prophétiques, confirme l'intuition hugolienne d'une détermination transcendante de l'homme d'imagination, appelé par Dieu à être sur terre l'ambassadeur privilégié de sa Parole et l'exécuteur de ses Volontés :

«La poésie, c'est l'idée ; la politique, c'est le fait : autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique. Mais l'homme ne vit pas seulement d'idéal ; il faut que cet idéal s'incarne et se résume pour lui dans les institutions sociales ; il y a des époques où ces institutions, qui représentent la pensée de l'humanité, sont organisées et vivantes ; la société alors marche toute seule, et la pensée peut s'en séparer, et de son côté vivre seule dans les régions de son choix ; il y en a d'autres où les institutions usées par les siècles tombent en ruines de toutes parts, et où chacun doit apporter sa pierre et son ciment pour reconstruire un abri à l'humanité. Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale [...] il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu dans son acception la plus pratique descendra enfin dans nos lois ; si tous les hommes consentiront à voir enfin dans les autres hommes des frères» [...] (Lamartine, 1862 : 59).

Législateur et prêtre, le poète est ainsi doublement sacré : messenger de la transcendance d'une part, mais aussi anticipateur et guide naturel des destinées humaines :

«en vain, dans nos belles nuits de septembre,
nous contempons d'un regard envieux ce ciel

paisible et étoilé qui nous attire et l'ordre harmonieux et durable de l'armée céleste ; le souvenir de ce monde mortel qui tremble sous nos pieds, les soucis du présent, la prévision de l'avenir, nous atteignent jusqu'à ces hauteurs même. Nous revenons de ces demeures de paix avec un esprit chargé de trouble ; une voix importune et forte, une voix qui descend du ciel, comme elle s'élève de la terre, nous dit que ce temps n'est pas celui du repos, de la contemplation, des loisirs platoniques, mais que si l'on ne veut pas être moins qu'un homme on doit descendre dans l'arène de l'humanité, et combattre, et souffrir, et mourir s'il le faut avec elle, et pour elle !»
(Lamartine, 1977 : 6-7).

A la fois destinataire et destinataire du message divin, foyer vivant de la croyance, le poète romantique est aussi, et indissociablement, homme de foi. D'une foi qui revendique au reste son autonomie tant face aux dogmes anciens que face aux utopies contemporaines, comme celles des disciples de Saint-Simon ou de Fourier que Flaubert qualifiera indistinctement, dans *L'Education sentimentale*, de «tas de farceurs qui voudraient nous refaire le catholicisme» (Flaubert, 2001 : 216). C'est donc loin de toute sujétion que le poète s'érige en autorité spirituelle indépendante ; interface de toute croyance, il tend à s'y substituer. C'est dans la poésie, dans le poète même, lieu névralgique de la rencontre des intentions divines et des cheminements humains, que convergent tous les signes du sacré : «pressentir, même obscurément, le monde futur, le suggérer par des créations libres, est un partage plus tentant que d'illustrer un catéchisme insolite dont les auteurs semblent tout ignorer des conditions de la création en littérature et en art» (Bénichou 1977 : 322).

Sa fonction trouvant justification dans sa place médiane entre l'au-delà et les masses démocratiques, on comprendra que le poète romantique ait été, comme par définition, par assimilation de toutes les prérogatives de son rôle, par nécessité même, un croyant.

Vigny semble pourtant offrir une voix discordante à l'unanimité prophétique du premier romantisme.

Sainte-Beuve remarque, en 1835 déjà, qu'entre tous ceux de son âge

«[...] il n'en est aucun qui semble plus imprévu, plus étrange même, provenu d'une source plus recelée, d'une filiation moins commode à saisir. Contemporain par ses débuts de MM. Lamartine et Victor Hugo, sa manière entièrement distincte de la leur, comme poète, est notoire» (Sainte-Beuve, 1835 : 216).

Le célèbre critique attribuera justement cette différence à un certain déficit de foi, à une désillusion consommée pour les croyances du siècle :

«Ses convictions [...] s'étaient usées une à une, comme il arrive trop souvent aux âmes même des plus poètes. [...] Il était bien des rêves ardents, prolongés que son souvenir ne permettait plus à son front»
(Sainte-Beuve, 1835 : 222).

Vigny, poète-philosophe, se situe effectivement en retrait de l'idée contemporaine de la fonction du poète-mage : il ne partage à son endroit ni l'exubérante confiance d'un Lamartine, ni la démesure visionnaire d'un Hugo. Partagé entre une croyance fondatrice en la vocation supérieure de la poésie le poète s'assigne comme mission de «ne jamais perdre de vue ce but : moraliser la nation et la spiritualiser» (Vigny, 1948 : 1031) et la conviction profonde que Dieu n'existe pas, ou a abandonné l'humanité souffrante comme dans «Le Mont des Oliviers», où «Dieu ne répond pas» au «Fils de l'Homme» implorant sa miséricorde (Vigny, 1967 : 168-169) , la poésie de Vigny s'inscrit dans une implacable dualité : il faut croire, certes, puisqu'«on a le désir de la foi» (Vigny, 1948 : 1045) ; mais en brisant l'illusion d'une quelconque communication entre Dieu et les hommes, en abdiquant donc nécessairement ce qui faisait aux yeux de la génération de 1830 l'irréductible spécificité de l'homme de lettres, son statut d'intermédiaire inspiré. Vigny, qui a été, «dans la littérature française, un des premiers poètes à prendre l'initiative de la révolte contre l'injustice du ciel» (Eigeldinger, 1965 : 77), est aussi parmi les premiers à poser la foi et l'écriture comme deux nécessités complémentaires mais hétérogènes, à la cohabitation exigeante et problématique.

Une voix bien différente donc de celles de Hugo et Lamartine. Et une position paradoxale : Vigny ne participe que de manière mesurée, dans une retraite gênante, au concert romantique. «Une amertume, non commune dans sa génération, empreint son œuvre» (Bénichou, 1988 : 113). Pourtant «sa philosophie est la même que celle de Lamartine et Hugo : c'est un poète de l'avenir» (Todorov et Fumaroli, 1995 : 217). Mais Vigny, seul entre ses pairs, choisit d'emprunter vers cet avenir un chemin résolument sinueux et désenchanté. Dès «Moïse» (1822), il décrète la déchéance de la présence divine, l'inanité de l'existence d'une transcendance et de sa manifestation dans le verbe poétique. Son projet s'inscrit tout entier dans ce rejet, qui le désolidarise aussi de ses plus illustres contemporains : «le poète n'est pas visité par un dieu comme l'entendent la plupart des Romantiques et notamment Victor Hugo ; [...] Dieu même est créature ; il n'y a de créateur que l'imagination poétique» (Germain 1962 : 58). La poésie vignienne sera donc une poésie de l'humanité, réduite à s'expliquer et à se légitimer dans l'espace clos, souvent assimilé à celui d'une prison¹, de la finitude humaine. Vigny tourne le dos à Dieu, et à toute religiosité qui ne soit pas temporelle. Donner sens à la mission de la littérature et au statut de ses chantes, c'est donc s'établir résolument sur terre, dans un dialogue difficile entre écrivain et société.

Cette conception nouvelle du sacerdoce de l'écrivain est marquée chez Vigny d'un pessimisme originel et méthodique, bien différent de la confiance hugolienne en une communication universelle dont Dieu serait le tenant et le peuple l'aboutissant. Car à l'oppressant silence de la divinité qui, «si elle existe [,] est coupable envers tous» (Vigny, 1948 : 1383), s'ajoute l'incompréhension des masses démocratiques, «hydre à mille têtes» (*ibid.* : 1347), «troupeau aveugle» (*ibid.* : 1019) incapable d'accueillir le verbe poétique, hermétique à la parole des *vates*. La mission du poète ne peut donc plus prétendre être celle d'un médiateur, au risque de se réduire au soliloque ; Vigny voit trop bien que la condition essentielle du poète est la solitude et l'incompréhension, ses vers une tentative de communication héroïque et désespérée entre deux pôles également indifférents. Le désespoir, le «dégoût de la vie» (*ibid.* : 1297), est

donc la prémisse essentielle de l'œuvre vignienne. Mais en aucun cas son aboutissement. Au contraire, ce scepticisme matriciel est la source vive d'un itinéraire personnel contradictoire que caractérise une dualité constante, entre croyance et doute, espoir et abandon. La question fondamentale que pose sans relâche notre poète est bien celle de validité, de la possibilité même de la communication poétique dans un monde transformé, abandonné à lui-même, où le poète ne connaît au juste ni l'origine ni la destination de son message, ne sait ni d'où il vient ni où il va. L'homme de lettres s'exprime dans un constant tiraillement entre ces deux inconnus, toujours oppressé par la possible inanité de son message, son absence de sens par la crainte que toute tentative de communication avec ses semblables n'échoue entre le silence du Ciel et le mépris des hommes.

Ce double silence pourtant est l'espace clos dans lequel le message poétique doit trouver son sens. «Je ne me sens pas maître de ne point écrire» (*ibid.* : 1326), note Vigny ; mais l'écriture est-elle un dialogue avec soi ou avec l'humanité ? Doit-elle guider les hommes ou n'être célébrée que comme l'élixir individuel et indicible d'un être d'exception, nécessairement en retrait, nécessairement hermétique à autrui ? La poésie est-elle langue universelle, *lingua franca* de l'humanité, ou incommunicable idiolecte ? Vigny doute.

Certes il est tenté par une poésie narcissique, séparée des hommes, une poésie d'autocommunication - «la pensée seule, la Pensée pure, l'exercice intérieur des idées et leur jeu entre elles, est pour moi un véritable bonheur» (*ibid.* : 1337), dit-il ; «ce qui se rêve est tout pour moi» (*ibid.* : 1008). Et, de fait, «Vigny a rêvé plus souvent que créé» (Germain, 1962 : 439). Écrire, c'est se faire violence : toute tentative de partage du verbe poétique fait courir le risque de la destruction d'un paradis tout intérieur et inaccessible, sa divulgation salissante, la perte de son intégrité. C'est se heurter surtout à l'indifférence : car «le peuple [...] n'aime pas la poésie» (Vigny,

¹ «[La vie] est une prison perpétuelle. Les captifs n'ont que deux états : Léthargie ou Convulsions, Ennui et Inquiétude, et vont toujours de l'un à l'autre [...]» (Vigny, 1948: 999).

1948 : 931) ; son «instinct [...] est à la paresse et l'ivrognerie [...] et il déteste et poursuit la sobriété, le travail et l'intelligence» (*ibid.* : 1157). Le poète échappe à ses semblables, qui ne le peuvent comprendre «le talent du Poète a le malheur d'être indéfinissable» (*ibid.* : 1146). Ainsi Vigny va-t-il jusqu'à postuler la supériorité et la nécessité d'une poésie purement intérieure et immatérielle «dès qu'elle est imprimée, la Poésie perd la moitié de son charme» (*ibid.* : 1183). L'écrivain se voit réduit à renoncer à la poésie comme instance de communication.

Mais cette tension vers une écriture sans destinataire est une résignation plutôt qu'un choix. Le mouvement initiateur de l'acte poétique est, bien au contraire, une quête de la communication totale. Ainsi à la tentation d'une poésie du silence répond une foi paradoxale dans une poésie capable de briser les frontières de la subjectivité, d'instaurer au-delà du silence désespérant de l'absence un dialogue nouveau, celui d'une écriture devenue échange, guide vivant de l'humanité errante. Son langage prétend à la redécouverte d'une fraternité perdue, à l'élévation collective vers une vérité idéale, à un mode d'existence commune tolérable, dont la condition serait la diffusion du message poétique et son établissement comme fondement d'une nouvelle alliance humaine :

«Dans un article biographique sur moi, un jeune homme vient d'écrire ceci : «Pour vivre en paix avec lui-même, il fallait qu'il eût à répandre des idées et des sentiments applicables dans leur noblesse, il fallait qu'il travaillât à amener les hommes au bien pratique par la route du Beau poétique».

Il a bien défini mes intentions secrètes, et je m'en suis senti honoré et fortifié» (*ibid.* : 1230).

Il y a bien chez Vigny la conscience déchirée d'une double nature de la poésie, aux antagonismes difficilement conciliables : d'une part une poésie intérieure, autoréflexive, dont la divulgation est indistinctement une trahison ; d'autre part une poésie prétendant à pallier les déficiences du langage commun pour devenir, par son intermédiaire sensible, le médium universel d'une vérité supérieure. La poésie, dans cette perspective, est aussi la pédagogie de l'idéal.

A cette dualité fondamentale correspond bien sûr une ambivalence insoluble dans la conception vignienne du statut de l'écrivain. Ici encore, nous nous heurtons à des difficultés insurmontables : il est très invraisemblable de concilier deux conceptions si différentes de la fonction du langage littéraire dans un poète qui ne soit pas lui-même protéiforme et contradictoire. Et, de fait, deux tentations cohabitent chez Vigny, comme les reflets intimes de sa poétique duale : celles, *a priori* inconciliables, du poète social et de l'artiste pur. Ambivalence que Vigny résume de manière amère :

«Il faut choisir dans les lettres entre deux mépris : celui que l'auteur a pour lui-même s'il écrit des vulgarités populaires et celui que le vulgaire a pour lui s'il enveloppe sa pensée d'une forme d'art qui la rend plus belle, plus abstraite et plus difficile à comprendre» (*ibid.* : 1288).

Mais la démarche du poète ne s'arrête pas à ces impossibilités : une synthèse entre ces deux figures s'esquisse, fondée sur l'intuition forte que l'abandon divin et le refus de l'espérance aveugle peuvent être, plutôt qu'une angoissante fin de non-recevoir, le terreau fertile d'une redéfinition enthousiaste et ambitieuse du statut de l'écrivain : c'est dans ce vide radical constitutif de la condition humaine, dans ce terrain vague oublié des dieux, que le génie poétique peut se proposer comme le rétablissement d'un lien, la conjuration d'un sort injuste. Le désespoir vignien est ainsi un désespoir méthodique ; il doit mener l'homme à la maîtrise de soi et des circonstances adverses du vide qui l'entoure :

«En ayant l'air de désespérer des progrès d'un enfant, on les lui fait faire. Il faut lui dire : «Je suis sûr que vous êtes incapables de vous élever jusqu'à cette hauteur» ; il fait effort et s'y élève. Il faut piquer d'honneur les enfants et les sociétés. C'est ce que je veux faire par mes consultations» (*ibid.* : 1954).

L'écriture doit être le rétablissement de la *présence*, «chose divine et bienfaisante» (*ibid.* : 1101) ; présence de l'homme à l'homme, présence de l'individu à la société, du passé à l'avenir. Elle est avant tout, pour Vigny, la grande puissance génératrice de sens, le grand organisateur d'un lien général : «le cœur de

dossier

L'homme tend sans cesse à se glacer. Il faut lui laisser ce qui l'échauffe et ne pas le tiédir» (*ibid.* : 1070). Au froid et à la désolation répond le rétablissement d'une chaleur affective ; or «le feu sacré de tous les enthousiasmes s'est réfugié dans les Poètes» (*ibid.* : 1077). Si la figure du poète est si centrale, si l'écriture peut espérer sauver le monde de la pétrification, c'est que «la Poésie, c'est l'enthousiasme cristallisé» (*ibid.* : 1078), l'espoir d'un lien stable et rassurant pour une humanité orpheline. Elle est une foi de substitution, une divinisation de la présence terrestre d'un homme à ses semblables. La langue poétique y gagne un statut particulier : loin d'être un idiolecte héroïque et conquérant, une autocélébration égoïste de l'unicité du poète², elle se doit d'être le fruit d'une «ambition dévouée» (*ibid.* : 1213), une langue du partage, dans laquelle puisse s'épancher et être rédimée la souffrance collective. Son privilège est de comprendre, synthétiser et résumer la condition commune, d'être le «miroir magique de la vie» (*ibid.* : 1274) : miroir miséricordieux, tendu par l'homme de génie à ses semblables, plongés encore dans l'obscurité. Le poète est ce voyant - «voir est tout pour moi» (*ibid.* : 883) - dont le regard a la faculté d'élever l'homme à la compréhension d'une destinée collective, au sentiment diffus mais pénétrant de l'appartenance à une vaste «famille des hommes» (*ibid.* : 1231), réponse humaniste et généreuse à la double conjuration de la masse absurde et du ciel coupable : «l'homme de génie devine le secret de la conscience publique» (*ibid.* : 898).

L'imagination du poète peut, parce qu'elle comprend plus qu'aucune autre l'absurde de la condition humaine, se proposer comme porte-parole du sentiment collectif. Vigny l'affirme dès *Cinq-Mars* : c'est en vertu d'une sensibilité aiguë, d'un rapport viscéral et organique aux maux de ses semblables, que la communication poétique peut prétendre à une sublimation de l'absence, et à la révélation d'une essence collective à l'expérience humaine :

«Cette VÉRITÉ toute belle, toute intellectuelle, que je sens, que je vois et voudrais définir [...] est comme l'âme de tous les arts. [...] A quoi bon les arts, s'ils n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence ? Eh ! Bon Dieu, nous ne voyons que trop autour de

nous la triste et désenchanteresse réalité : la tiédeur insupportable des demi-caractères, des ébauches de vertu et de vice, des amours irrésolus, des haines mitigées, des amitiés tremblotantes [...] Ce que l'on veut des œuvres qui font mouvoir des fantômes d'hommes, c'est [...] le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps ; c'est donc la VÉRITÉ de cet homme et de ce temps, mais tous deux élevés à une puissance supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces. On la reconnaît, cette VÉRITÉ, dans les œuvres de la pensée, comme l'on se récrie sur la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original ; car un beau talent peint la vie plus encore que le vivant» (Vigny, 1980 : 24-25).

Ainsi la poésie s'établit en raison supérieure, et la sensibilité de l'artiste décèle, au creux de l'expérience humaine, son unité idéale. L'imagination est une découverte, celle du moi et de son rapport aux autres ; l'aboutissement de son travail est une alliance intime du poète et de l'univers. «Vigny, dit Germain, a cherché une grande image qui puisse exprimer le monde et l'homme» (Germain, 1962 : 85). L'être de génie, dont la définition obsède Vigny, n'est donc plus légitimé en tant que relais d'une vérité divine, mais par la recherche de la relation interhumaine, que le combat de sa pensée doit incarner.

«L'homme, dit-il, a besoin de lutte» (Vigny, 1948 : 1133). Si Vigny est poète de l'avenir, c'est donc d'un avenir incertain parce que toujours aux prises avec les démons du vide, de l'altérité et de l'absence. Dans le chaos de l'existence pourtant, la poésie peut rétablir un ordre, fondé sur une morale du dévouement et du don désintéressé : elle est une bonté supérieure, une parole d'amour général, un acte d'abnégation³ de soi pour le bonheur de ses semblables.

² *Complaisance que Vigny reproche à de nombreuses reprises à Lamartine («J'honore les passions profondes. Je n'en connais pas d'égale à celle de Lamartine pour lui-même [...]» [ibid.: 1301]), et de manière plus discrète à Hugo.*

«J'aime la majesté des souffrances humaines. Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. L'esprit d'humanité ; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées» (*ibid.* : 1219).

Cet amour, qui fut celui du Christ du «Mont des Oliviers» pour sa «famille mortelle» (Vigny, 1967 : 165), consacre la déchéance du Ciel et l'avènement d'une véritable religion de l'humanité, où les poètes, guérisseurs plutôt que révélateurs, passionnés d'humanité plutôt que zélateurs de Dieu, sont les nouveaux prêtres⁴.

«Il existe dans l'homme une trinité sainte : La Volonté, l'Amour et l'Esprit sont en nous. Comme dans le triangle, éblouissante enceinte, Père, fils, Esprit-saint forment le Dieu jaloux» (Vigny, 1978 : 369).

La mission prophétique du poète romantique, son devoir christique, est ainsi d'établir dans une poésie constituée en liturgie de l'interrelation le culte possible d'une foi terrestre, rétablissement d'une unité morale que les anciennes croyances ont cessé d'être :

«Considéré comme une œuvre de morale et un code pénal, le catholicisme est la Loi la plus parfaite que l'humanité ait connue jusqu'ici. Mais c'est comme œuvre humaine seulement, et applicable à toute nation, à tout Etat, à toute société humaine civilisée. Quant au monde surnaturel, il est impossible à affirmer» (Vigny, 1948 : 1381).

«Ne peut-on supposer un Dieu qui ait créé les constellations et les planètes en demeurant aussi indifférent à l'homme que l'homme à l'insecte, ou l'insecte à la fourmière ? Du monde merveilleux de la vie future, n'en parlez jamais : c'est l'inutile et le plus dangereux penchant de votre esprit» (*ibid.* : 1328), note encore Vigny. Tout son cheminement philosophique l'invite donc à l'établissement d'un lien général en réponse à l'affliction de l'abandon divin :

«Bénéissons cette pensée, innée dans l'homme, que la douleur est unie à la gloire et que le plus beau spectacle pour l'humanité, c'est le combat de l'homme contre la douleur.

Et reprochant à Dieu les ténèbres où il nous a laissés.

Guidés par les lueurs du sentiment profond de la pauvre destinée humaine.

Nous tenant par la main cherchons en gémissant.» (*ibid.* : 1283-1284).

C'est à la tête de cette humanité à qui la souffrance collective redonne sens et unité que le poète place son sacerdoce : «il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation» (*ibid.* : 898). Il faut «diviniser la conscience» (*ibid.* : 1074) ; ainsi «soumettre le monde à la domination sans bornes des esprits supérieurs en qui réside la plus grande partie de l'intelligence divine doit être mon but - et celui de tous les hommes forts du temps» (*ibid.* : 897).

La poésie vignienne est donc avant tout une recherche, une bataille menée par le poète au nom de ses pairs. Une divinisation de l'imagination, privilège et noblesse du poète qu'elle «possède par-dessus tout» (Vigny, 1968 : 28), sous-tend bien évidemment la conscience de cette mission. Vigny écrit à Mme de la Grange : «Vous aimez les livres sérieux [...] qui sait si ceux de l'imagination ne sont pas les plus sérieux ?» (cité dans Germain, 1962 : 45). Stello, de même, s'exclame : «Imaginations ! Célestes vérités !» (Vigny, 1984 : 91) ; l'imagination, province de l'écrivain inspiré, s'arroge les prérogatives de la philosophie et, perçant à jour le mystère humain par la voie pure du sentiment, la dépasse et l'annule : «oui,

³ *L'abnégation, la dissolution de la subjectivité dans le bonheur collectif sont des thèmes constants dans le Journal: «le sentiment de l'abnégation dans le devoir et l'obéissance est bien plus beau que le sentiment de la liberté entière [...]» (ibid.: 1305); «il faut que l'homme de pensée s'élève d'un degré au-dessus de la pitié qu'il a de lui-même [...]» (ibid.: 1315); «il y a plus de force, de dignité et de grandeur chez les poètes objectifs [...] que dans les poètes subjectifs ou élégiaques se peignant eux-mêmes et déplorant leurs peines secrètes [...]» (ibid.: 1121). On retrouve bien sûr un écho fort proche de cette conception de la poésie comme sacrifice de soi dans la «religion de l'honneur» de Servitude et grandeur militaires.*

⁴ «Les prêtres de la société actuelle sont les Poètes [...]» (Vigny, 1948: 1079).

la poésie est une volupté, mais une volupté couvrant la pensée et la rendant lumineuse par l'éclat de son cristal préservateur qui lui permettra de vivre éternellement» (Vigny, 1948 : 1139-1140). A la pensée rationnelle, il manque la lumière de l'idéal, l'inspiration de l'«abondance de tendresse» (*ibid.* : 1288) et de commisération du poète pour ses semblables, sa «Pitié divine» (*ibid.* : 772) : elle ne sera jamais qu'«une sorte d'astronomie sans télescope et sans boussole» (*ibid.* : 1286) quand l'imagination est pensée totale, parce qu'inspirée. Le Verbe est l'idée entière : «la poésie est à la fois une science et une passion» (*ibid.* : 1273), elle oppose aux philosophies stériles l'alliance du beau et du vrai, condition *sine qua non* de la communication pour Vigny⁵. Tant et si bien que «tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être discutés dans la forme des vers» (*ibid.* : 1204).

L'image de l'écrivain qui se dégage de cette nouvelle religiosité humaine est l'objet d'une profession de foi ambitieuse. Vigny conçoit son rôle comme celui, christique, de fils et de berger d'une humanité régénérée par la parole poétique, et dont la grandeur réside dans le don unique de percevoir, comprendre et dire de manière sensible les souffrances muettes de ses semblables. Son privilège n'est pas d'ordre surnaturel, tant s'en faut : mais la puissance de ses intuitions, l'intensité de son entendement sensible synthétisent en lui la prescience de toute l'expérience humaine. Tous les affects, toutes les vérités profondes cachées aux yeux de ses frères humains, sa sensibilité les lui a révélés, il les a intégrés et sublimés, à l'image de Stello :

«Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles. [...] Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans borne que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de

leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. [...]

Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde» (Vigny, 1984 : 47-48).

Le poète est l'homme *infini*, son idéal-type. La puissance de ses émotions rassemble en lui la quintessence existentielle de son espèce. Il *contient* l'humanité, ne s'explique que par elle. Il est son précipité sublime.

Ce postulat enthousiaste entraîne pourtant son antithèse. Car si le poète est en osmose imaginaire avec le genre humain, s'il peut compatir à ses souffrances, c'est à la condition d'une rupture contradictoire. L'émotion, «née avec lui si profonde et si intime» (Vigny, 1968 : 28), son empathie complète avec les siens, sa pénétration des destinées humaines le constituent paradoxalement en être à part. C'est ce lien sentimental et immédiat qui en fait un être *trop* complet, d'une intention *trop* pure pour être intégré dans quelque autre communauté que celle des hommes d'imagination. Sa mission est incompréhensible pour le reste de l'humanité, dont il tient pourtant l'essentiel de sa mission, et dont il sait devoir être le guide :

«Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarant ; ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. [...] Il comprend tout trop complètement et trop profondément. [...] De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y enferme comme dans un cachot» (*ibid.* : 28-29).

Ainsi la mission poétique s'inscrit-elle dans une définition paradoxale : elle existe *pour* l'humanité,

⁵ Vigny expose ainsi dans un projet de Lettre aux députés les principes suivants: «Du genre poétique. Démontrer que c'est la raison élevée à sa suprême puissance dans le fond et dans la forme».

mais aussi *malgré* elle. C'est l'universalité du poète qui en fait un paria. Moïse est le paradigme glorieux de cette isolation, le père de ces hommes à la sensibilité exacerbée dont le «grand nom ne sert que de masque à un homme de tout les siècles, et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit» (cité dans Bénichou, 1973 : 370). Sa tentative de communication échoue dans la stérilité du monologue :

«Mon doigt du peuple errant a guidé les pas-sages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.[...]
Hélas ! Je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre» (Vigny, 1978 : 64-65).

La mission poétique ne se conçoit donc pas hors d'un double mouvement contradictoire et pourtant simultané : l'ouverture du poète au monde, son dévouement à la collectivité, sa quête de communion totale avec l'univers, et son enfermement dans une classe à part, sa claustration. A mesure que le poète grandit dans son entendement de la condition humaine, il développe une sensibilité supérieure, inaccessible, qui le déshumanise : il devient disproportionné, fou, monstrueux aux yeux de ses semblables. Chaque pas vers autrui l'en éloigne paradoxalement. De même, sa tentative héroïque de nier dans une communication renouvelée et épurée la fatalité du silence, sa volonté courageuse de briser les barreaux de la «prison de la vie», n'aboutissent qu'à une réclusion plus dramatique dans le cachot de l'incommunicabilité.

Situation d'autant plus ambiguë que le maintien du poète dans cet enfermement relatif, dans cette perpétuelle altérité, semble bien être le gage de sa fidélité sans faille à l'homme, créature dolente. Mis à l'écart, haï, rejeté par les foules, il en est d'autant plus leur frère. Car si «la vérité sur la vie, c'est le

désespoir» (Vigny, 1948 : 1015), si la condition d'homme est marquée par l'impossibilité du partage et la relégation au mutisme, c'est bien l'homme d'imagination et de sensibilité, martyr parmi les martyrs, qui résume et concentre dans sa pureté et son intégrité la douleur de l'expérience de ses frères. Sa cellule est la synecdoque d'une geôle plus vaste, qui figure l'espace clos dans lequel, tous, nous nous débattons. Le poète est *tous les martyrs* parce qu'il est le *martyr de tous*. Il est la victime expiatoire d'une race de victimes dont il condense la réalité. Et c'est dans la grandeur de ce sacrifice, la beauté de ce dévouement que réside aussi la grandeur de sa mission, selon un axiome simple : «la valeur du martyr est inséparable de la cause qu'il sert⁶» (Germain, 1962 : 293).

Ainsi «d'une part, la société opprime le poète, d'autre part le poète ne peut se passer de la société» (Eigeldinger, 1965 : 51). Paradoxe fondamental qui ronge Vigny. La communion universelle est l'horizon suprême du sacerdoce de l'écrivain dans une société sans dieu ; mais cette communion, dans son parfait accomplissement, mène à l'ostracisme. Comment donc s'adresser au monde, susciter le rassemblement et l'union autour d'une *koinè* poétique, lorsque le poète est lui-même réduit au plus profond isolement ?

Toute l'œuvre de Vigny maintient intacte cette dualité. On la retrouve, exprimée de manière saillante, en préface à *Chatterton* :

«[Le poète] crie à la multitude : C'est à vous que je parle, faites que je vive ! Et la multitu-

⁶ On voit ici combien la pensée de Vigny précède celle de la génération suivante: Shroder dit audacieusement que «Vigny's outlook and ideas were also those of writers twenty years younger than he» (Shroder, 1961: 123). Chez Vigny en effet le don poétique est simultanément vécu comme une damnation ; homo duplex, il est sans cesse tiraillé entre ces deux lectures antithétiques de la condition d'écrivain. En cela il précède sans aucun doute l'«école du désenchantement» (Bénichou), et se montre plus que jamais au cœur des débats du siècle, à mi-chemin entre la croyance de ses contemporains et la désillusion du néo-romantisme. «Il faut prendre Vigny comme il est, le reconnaître d'une part comme une tête romantique, d'autre part comme le prédécesseur ambigu de la poésie parnassienne» (Gaucheron, 1978: 10).

dossier

de ne l'entend pas ; elle répond : Je ne te comprends point ! Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes choisi lui-même [...]» (Vigny, 1968 : 29).

On comprend que Vigny soit «incertain entre la poésie-vérité et la poésie-illusion» (Bénichou, 1988 : 163) : la pertinence et la légitimité de l'acte poétique se trouvent gravement mises en doute par l'ambivalence d'un langage à la fois adressé à tous et compris d'une infime minorité. Pour les justifier, il s'agit pourtant pour Vigny de chercher une forme de synthèse, d'inventer des modalités de communication nouvelles, qui puissent rendre cohérence à la parole poétique ; de faire en sorte que, de sa cellule, le poète puisse malgré tout s'adresser au monde. La poésie est le langage choisi d'une véritable bataille contre l'absurde de la double contrainte de la divulgation et de l'exclusion. «L'imagination qui tente de les réduire est une libération de l'esprit par lui-même, et l'art une victoire sur la destinée» (Germain, 1962 : 526).

Il faut donc bien admettre, jusqu'aux dernières pièces des *Destinées*, un Vigny double : tenté par une communion immédiate et totale avec ses contemporains notamment à travers l'action politique, convaincu de la grandeur de son apostolat littéraire, mais incapable pourtant d'y donner forme : toute influence directe sur la société condamne le poète au sort d'un Chatterton. Pourtant le poète a vocation sociale ; il doit éduquer, moraliser. «Les masses méritent l'amour et la tendre pitié des poètes» (Vigny, 1948 : 1269). Il faut accepter cette contradiction fondatrice entre vie publique et retraite, tour d'ivoire et multitude : dans cette oscillation, c'est avant tout le rôle de la parole poétique dans la société moderne que Vigny interroge. Comment guider l'homme et rester indépendant ? Comment la poésie peut-elle influencer sur l'histoire en ne s'avisant pas au contact des foules ? *Les Destinées* offrent à ces questions une formule provisoire : ce testament littéraire esquisse aussi la grammaire d'une véritable foi poétique, à la fois participante et séparée. «Livre des Temps modernes» (Bénichou, 1988 : 219), «nouvel Evangile» (Saulnier, Introduction

à Vigny, 1967 : XI), le plus audacieux des projets poétiques de Vigny est ainsi surtout la tentative de recherche d'une voie médiane entre claustration et solidarité.

«L'Esprit pur», dernière pièce du recueil, est un acte de foi en une langue supérieurement morale et pédagogique, en la possibilité du rôle historique d'une action purement intellectuelle. Le dernier Vigny invente ainsi dans un programme poétique la possibilité d'agir sur l'homme, de le modifier profondément, par le pouvoir absolu de la sensation ; la poésie doit être une réaction à l'absurde, et le rétablissement d'un ordre dont l'homme est orphelin par la faute d'un Eternel imperceptible et de démocraties aliénantes.

Dans ce but, Vigny rêve d'une écriture qui puisse transposer, dans le domaine esthétique, la préoccupation progressiste de l'enseignement des foules. Tout cela sans compromission directe avec le champ politique, mais dans un dialogue des esprits, par la lente transformation du verbe poétique en principe moral, au terme d'une diffusion verticale, du poète aux hommes. Cette poésie pensante s'éloigne des masses pour mieux agir sur elles. Elle proclame la supériorité de l'homme de lettres tout en revendiquant l'existence d'un dialogue poétique possible avec l'humanité. Non plus parce que l'homme d'imagination est dépositaire d'un savoir supérieur ; non plus qu'il représente, sur terre, la voix d'un sauveur. Bien au contraire : sa précellence lui vient de la perception intime de l'intensité du mal humain, et du devoir qu'il envisage comme le sien, celui d'offrir ses mots comme remède. La poésie est vécue par Vigny comme une objectivation de l'ineptie du monde menant à son dépassement⁷. Loin de participer au mal du siècle, elle souhaite y offrir une alternative : «l'ennui est la maladie de la vie. Pour la guérir, il suffit de peu de choses : aimer, ou vouloir» (Vigny, 1948 : 1015).

Vaincre l'ennui, le *spleen* de l'absence de sens :

⁷ C'est ce que notait D. Higgins: «His sense of the common destinies of mankind is strong enough to ensure that his stoicism and his cult of solitude do not partake of indifference to the weal of others» (Higgins, 1949: 357).

c'est bien ce que propose «L'Esprit pur», dont la strophe conclusive pose les conditions du recouvrement d'une alliance humaine :

«Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
 Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
 Juge toujours nouveaux de nos travaux passés !
 Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
 Vous amener à moi, de dix en dix années,
 Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est
 assez !» (Vigny, 1967 : 234).

Cette alliance tient à un dialogue où poète et lecteurs sont pareillement actifs et créateurs de sens. Le «miroir» est le lieu de la transfiguration de la parole solitaire du poète en parole partagée. «C'est le lieu d'un échange entre celui qui «aime» ses lecteurs et ceux qui n'ont cessé, ne cessent, ni ne cesseront de «regarder» son œuvre» (Jarry, 1997 : 38-39). Le poète, dans cette relation spéculaire, apprend à «se connaître soi-même». Ainsi se brisent les barreaux du cachot dans lequel le génie vivait reclus. L'activité poétique est l'affirmation d'un optimisme transcendant l'impossibilité de l'action et de la croyance : la vraie présence au monde se situe dans un dialogue du poète avec ses lecteurs. La splendeur infinie du verbe permet aussi, par diffraction, le partage des idées : «L'homme trouve beau ce qui lui ressemble dans les êtres et dans les choses, ce qui le soutient, le ranime, le réchauffe, l'éclaire» (Vigny, 1948 : 1360). La solitude de la tour d'ivoire comme l'incompréhension des masses s'effacent dans la relation de l'auteur au lecteur, où l'un façonne l'autre, où l'existence du premier ne se justifie que dans sa reconnaissance par le second. Exister, c'est participer de ce lien ténu. La poésie fait éclater les frontières de la subjectivité, et réalise le rêve d'une osmose, d'une communication entièrement objective.

Mais la réflexion de Vigny, telle qu'elle se présente dans «L'Esprit pur», fait plus qu'envisager la poésie comme parole purificatrice ; par son rôle médiateur entre le poète et ses semblables, elle s'érige en *religion de l'humanité*. «Le poème débouche directement sur le divin : un divin à construire, en tant que vérité de la relation ; un divin se définissant comme

l'universel de l'humain» (Jarry, 1993 : 194). Le verbe poétique, visible saint-esprit, n'est plus le légataire de la parole divine, mais bien le ferment du lien constitutif de la solidarité de toute expérience. «L'art conduit ainsi à la vie effective, en nous réduisant à ce regard par lequel les choses sont enfin à elles-mêmes, c'est-à-dire à leur beauté, restituées. En la poésie est la vie pure et éternelle» (Le Lannou, 1997 : 204). Le langage poétique est la découverte effective d'une transcendance humaine.

Dans les jeux de miroirs de l'ultime strophe de «L'Esprit pur» se légitime également le statut du poète. S'il est une aristocratie de la pensée envisageable, elle doit être au cœur du prisme lumineux de l'existence, et irradier sa lumière sur l'humanité pour la révéler. «Ainsi le poète voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit» (Vigny, 1948 : 880). Les *flots d'amis renaissants* sont autant de glaces réfractant la lumière reconfortante émise par le poète, qui en concentre toute la pureté⁸. L'écrivain est le centre focal des destinées humaines, son origine et sa destination. «L'Écrit universel» (Vigny, 1967 : 234) de «L'Esprit pur» remplit ainsi une mission législative et civilisatrice : les germes puissants de la parole du poète peuvent s'épanouir enfin dans un dialogue avec l'avenir. Le rêve du poète devient réel, l'invisible devient visible et l'avenir est celui du règne de l'Esprit, de la pénétration victorieuse des intuitions prophétiques des «Pères de la pensée» (Vigny, 1948 : 1096) dans la conscience collective. La poésie, «rencontre du vrai dans le beau» (*ibid.* : 1180), unit l'humanité, la pacifie et l'organise. L'imagination poétique est la semence féconde de l'harmonie sociale à venir.

La profession de foi de «L'Esprit pur» est une conjuration de l'ostracisme attaché à la destinée poé-

⁸ La poésie de Vigny est marquée par des images complémentaires de concentration (le diamant et la perle) et de diffusion (la lumière, le feu), traçant le cheminement du message poétique du poète aux hommes. Ainsi dans la vingtième strophe de «La Maison du Berger», la poésie, «perle de la pensée» (v. 134) reflète sur l'humanité aveugle sa «lueur mystérieuse et pâle» (v. 139). Révélée, elle devient «flambeau divin» (v. 144).

dossier

tique. Incompris des siens, le poète sera pourtant législateur d'un état social définitif, il irradiera sa pensée prophétique, seule réponse valable au désordre du monde. Si le présent est à l'anarchie, l'âge d'or futur, dont Vigny chante l'avènement, sera celui du pouvoir restauré d'une aristocratie de la pensée. A sa tête, le poète, fondement du lien humain. Quant à la multitude aveugle du présent, elle engendrera l'humanité du futur : «un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci [...] est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre : souvent son imagination l'égarera ; mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres» (Vigny, 1980 : 486). Ainsi, par la médiation de la vérité idéale du poète-prophète, l'Histoire peut reprendre son sens, et devenir «un roman dont le peuple est l'auteur» (*ibid.* : 25).

Mais *Les Destinées*, si elles se concluent sur la note prophétique de «L'Esprit pur», sont aussi le recueil du «Mont des Oliviers» et de «La Mort du Loup». Jusqu'aux dernières pages de la vie et de l'œuvre de ce romantique paradoxal, on ne sait quelle voix entendre : celle du prophète ou celle du désespéré. Vigny est-il bien convaincu d'être l'artiste d'une poésie sacerdotale, d'une foi humaniste ? Saulnier parlera d'«imposture généreuse» :

«l'ordre social : il en fait l'éloge, dans la *Sauvage*. Il est l'apôtre de la conscience supérieure : il fait, dans la *Flûte*, plaidoirie pour l'infirme. Il ne croit guère à la postérité : et il écrit la *Bouteille à la mer*. [...] Force est de reconnaître que les témoignages intimes, ceux du *Journal* et parfois de la *Correspondance*, nous montrent presque toujours un doute sur les valeurs d'optimisme en lesquelles les poèmes affirment une foi solide» (Saulnier, Introduction à Vigny, 1967 : XLIII).

La croyance de «L'Esprit pur» est fragile : elle est avant tout une tentative d'épanchement du «désir de la foi» qui hante Vigny et, avec lui, la poésie du XIX^{ème} siècle. Une poésie qui s'affirme justement aux yeux de notre poète comme la dernière foi possible, le dernier rempart de l'homme contre le vide. C'est peut-être la foi du désespoir. Qu'importe ; Vigny a besoin de croire, quitte à faire semblant :

«Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cent milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament» (Vigny, 1948 : 919).

C'est peut-être dans cette recherche angoissée de la croyance qu'est sa plus grande modernité : ni tout à fait «prophétique» ni «réfractaire» (Borie, 1989), sa poésie est une foi sans dogme, une religion sans prêtre, reflet des ambiguïtés et des doutes du romantisme, et assurément devancière d'une question littéraire et sociale intensément moderne : comment écrire sans croire ? Peut-on, enfin, écrire dans le vide ?

Maxime Goergen
maxime.goergen@unine.ch

Références

- Bénichou P. (1973), *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, José Corti.
- Bénichou P. (1977), *Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées.
- Bénichou P. (1988), *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées.
- Borie J. (1989), *Un Siècle démodé : Prophètes et réfractaires au XIXème siècle*, Paris, Payot.
- Eigeldinger M. (1965), *Alfred de Vigny*, Paris, Seghers, coll. Ecrivains d'hier et d'aujourd'hui.
- Flaubert G. (2001), *L'Education sentimentale*, Paris, Flammarion [1869].
- Gaucheron J. (1978), «Vigny en poésie», *Europe*, n° 589, 3-18.
- Germain F. (1962), *L'Imagination d'Alfred de Vigny*, Paris, Corti.
- Higgins D (1949), «Social Pessimism in Alfred de Vigny», *The Modern Language Review*, vol. XLIV, 351-359.
- Hugo V. (1985), *Proses philosophiques des années 60-65*, in *Œuvres complètes*, tome XII (*Critique*), Paris, Laffont, coll. Bouquins.
- Hugo Victor, (1985), *Les Rayons et les ombres*, in *Œuvres complètes*, tome IV (*Poésie I*), Paris, Laffont, coll. Bouquins [1840].
- Jarry A. (1993), «Vigny philosophe», *CAIEF*, n° 45, 179-194.
- Jarry A. (1997), «Vigny apôtre d'un nouvel humanisme», in Jérôme Thélot [éd.], *Vigny, Romantisme et Vérité*, Mont-de-Marsan, Editions Interuniversitaires, 13-43.
- Le Lannou J.-M. (1997), «Vigny, réparateur du vide», in Jérôme Thélot [éd.], *Vigny, Romantisme et vérité*, Mont-de-Marsan, Editions Interuniversitaires, 181-210.
- de Lamartine Alphonse (1862), *Des Destinées de la poésie*, écrit le 11 février 1834, en préface aux *Méditations poétiques*, in *Œuvres complètes*, tome premier, Paris, chez l'auteur.
- de Lamartine Alphonse (1977), *Sur la Politique rationnelle*, Genève, Slatkine ; Paris, Champion [1831].
- Sainte-Beuve C.-A. (1835), «Poètes et romanciers modernes de la France, XIX. : M. de Vigny», *Revue des deux Mondes*, tome quatrième, quatrième série, 2e livraison, 210-226.
- Shroder M. Z. (1961), *Icarus : The Image of the Artist in French Romanticism*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press.
- Todorov T. et Fumaroli M. [éds.] (1995), *Mélanges sur l'œuvre de Paul Bénichou*, Paris, Gallimard.
- de Tocqueville A. (1986), *De la Démocratie en Amérique*, tome I, Paris, Gallimard, coll. Folio [1835].
- de Vigny Alfred (1948), *Daphné*, in *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade [1912].
- de Vigny Alfred, 1948, *Journal d'un poète*, in *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade [1867].
- de Vigny Alfred (1967), *Les Destinées*, éd. V.L. Saulnier, Genève, Droz [1864].
- de Vigny Alfred (1968), *Dernière Nuit de travail*, Préface à *Chatterton*, Paris, Flammarion, coll. GF [1835].
- de Vigny Alfred (1980), *Cinq-Mars*, Paris, Gallimard, coll. Folio [1826].
- de Vigny Alfred (1978), *Œuvres poétiques*, éd. Jacques-Philippe Saint-Gérand, Paris, Flammarion, coll. GF [1822-1864].
- de Vigny Alfred (1984), *Stello*, Paris, Flammarion, coll. GF [1832].